

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 73 (1934)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Nouvelles relations  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-225631>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Il est de vieux mots qu'il faut restaurer et, avec eux, les vertus magnifiques qu'ils recouvrent : honneur, bravoure, tendresse, générosité. Déjà, il semble que la jeunesse les retrouve, derrière son visage révolté, voyez-la chercher désespérément ces réalités perdues. A cette jeunesse de 20 ans, si différente de ce que nous fûmes (et combien meilleure sans doute), il faut accorder confiance. Alors que notre génération se trouve prise entre deux feux, entre ses illusions perdues et une espérance qui ne se réalise point encore, elle regarde devant elle, avec ses énergies intactes et ses longs espoirs. A nous de la comprendre, à nous de l'aider. C'est entre ses mains que se tient le destin du monde.

Pierre Deslandes.

### RENDEZ-VOUS

**M**ONSIEUR MELICHON regarde avec angoisse une lettre qu'il tient d'une main tremblante, et murmure :

— Serait-ce une facture ?

Vivement, il déchire l'enveloppe ; ses yeux volent à la signature :

— Mazette ! mon vieil ami Mazette !

Aussitôt, ses joues, devenues pâles sous le coup d'une grosse émotion, se colorent à nouveau. Son cœur, qui battait si fort, réfrène son élan... Délivré de toute inquiétude, M. Mélichon dévore la missive :

— Il m'invite à souper... mardi... brave Mazette ! à sept heures devant le magasin de cuirs. Voyons... mardi, c'est aujourd'hui... quel bonheur ! Sept heures moins vingt ! Ne nous amusons pas... en passant, j'aviserais la pension que je ne souperai pas...

\* \*

Dix-sept minutes plus tard.

M. Mélichon est devant le magasin de cuirs. Il se réjouit à l'idée de serrer la main de son ami Mazette, et surtout, à la perspective de savourer un menu plantureux.

— Comme cela vaudra mieux que les plats banals et mal préparés de la pension ! Dans trois minutes, Mazette sera là... ce n'est pas dommage, car il fait froid, et je sens mon estomac s'impacienter. Quel bon souper nous allons faire, quelle belle soirée nous allons passer !... Un cœur d'or, ce brave Mazette !

M. Mélichon s'estime le plus heureux des hommes. Il considère les passants avec un peu de dédain et se dit en lui-même :

— Ces pauvres gens vont souper chez eux, ce soir... tandis que moi... je vais au restaurant. Ils auront les restes du dîner... tandis que moi...

Son imagination le conduit devant une table appétissante, garnie de plats merveilleux exhalant un fumet magique et colorés comme des mosaïques.

M. Mélichon fait les cent pas sur le trottoir. Parfois, il tire sa montre de son gilet, y jette un regard rapide et distrait, puis la remet en place. Il trouve le temps long... le froid sounois et infatigable, se glisse furtivement par les manches, le cou et s'en va le glacer tout entier. Sa patience, qu'il croyait indéfectible, commence à fléchir...

Cependant, fidèle à sa tâche, le temps passe. Mazette ne vient pas.

M. Mélichon attend toujours.

Son regard, une demi-heure avant si gai, est maintenant sans éclat, mélancolique, et fixe quelque part sur le pavé un poulet et une bouteille de vin imaginaires.

Sept heures vingt-cinq. M. Mélichon commence à désespérer et se prend même à envier les passants qui rentrent chez eux, dans leur logis bien chauffé, où ils trouveront un souper tout prêt...

Tandis que moi...

Il reprend son va-et-vient, allant de la laiterie au magasin de cuirs, puis soudain :

— Non... je n'attends plus... je vais attraper un...

Il éternue bien fort :

— Je ne vais pas l'attraper... Je l'ai déjà ! Maudit rhume.

Et pour donner plus de poids à cette malédiction, il éternue une fois encore. Puis, déçu, le

pas indécis, la tête basse, les mains dans les poches, il reprend le chemin du retour.

\* \*

La chambre de M. Mélichon est plongée dans l'obscurité. Méphisto, le canari, dort sur un perchoir. Tout à coup, un grincement le réveille. Etonné, Méphisto voit la porte s'ouvrir, livrer passage à une silhouette noire et se refermer ensuite. Un bruit sec... la chambre est éclairée. Il reconnaît alors M. Mélichon, la figure toute violacée. Méphisto lui trouve drôle d'air... il n'ose pas le saluer par son chant habituel. De ses yeux ronds et vifs, il suit les mouvements de son maître. Il le voit enlever son manteau, s'asseoir dans un fauteuil, et se frotter les mains pour rétablir la circulation normale du sang. Il le voit prendre sur la table une enveloppe ouverte, en sortir une lettre, la déplier et la lire à haute voix, lentement, très lentement :

« Mon cher... je t'invite à souper mardi de... »

Ici une courte pause... M. Mélichon croit avoir mal lu. Il reprend :

« Je t'invite à souper mardi de la semaine prochaine... »

Méphisto ne comprend pas, mais il aperçoit, à travers les barreaux de sa cage, le poing de M. Mélichon qui s'abat furieusement sur la table.

Méphisto sursaute...

Puis, indifférent, il reprend son sommeil interrompu.

Pierre Addor.

**Nouvelles relations.** — Je ne lui ai pas mâché qu'il y avait des centaines de personnes en ville qui n'avaient jamais entendu parler de lui.

— Ça a dû lui en boucler un coin ?

— Boucler un coin ?... Il est parti immédiatement pour tâcher de leur emprunter de l'argent.

### LA FÊTE DU MACARONI

**C'**EST un épisode de la vie de personnes dont celles qui sont encore de ce monde ont les cheveux passablement gris. Dans le canton de Neuchâtel, à St-Aubin, cinq enfants déjà grandelets, trois filles et deux garçons se trouvaient être seuls à la maison. Les père et mère avaient dû se rendre à Provence pour l'enterrement d'une grand'mère.

— Vous serez sages ! Recommandation usuelle qui n'est que rarement suivie et voici l'argent pour vos provisions.

Sitôt les parents partis, le conseil des enfants se réunit, tel celui des rats du fabuliste et après mûres réflexions décida de se régaler une bonne fois de macaroni. Le père n'aimait pas les pâtes, on n'en voyait jamais sur la table de famille.

On ferait un macaroni, mais un de ces macaronis monstres et bien beurré. C'est avec le sentiment de la dignité de sa charge que le frère fut délégué, muni du numéraire, chez l'épicière acheter les tubes comestibles qui firent la renommée de l'Italie. Il en demanda un puissant cornet. Ce n'était pas alors les spaghetti modernes ou les grêles macaronis de nos jours, non c'étaient des quart de pouce, quelque chose de respectable. Mis à l'eau salée et sur un feu doux dans la plus grosse des marmites pendue à la crémaillère, sous les yeux émus des petits gourmands en cercle autour du foyer, la sœur aînée fit rituellement les gestes voulus. Après épuración, le volume parut bien un peu considérable, mais les appétits n'étaient pas « de rave » et la livre de beurre qui avait remplacé l'eau aiderait bien le tout à descendre dans les estomacs.

On se mit à table, les assiettes reçurent chacune leur « enchatelée ». Une fois, deux fois, à la troisième reprise « la rengoumée » commença à se faire sentir, un doute planait : comment les parents prendraient-ils la chose quand ils verraient les copieux restes ?

Il faudrait peut-être les faire disparaître, mais comment ? Si on porte au cochon, les voisins pourraient trahir ; au ruisseau de même. Les avis les plus divers sont émis et cela menace de finir en dispute lorsque l'aîné des garçons met la main au plat, prend les pâtes à la poignée et commence à les lancer à la figure de ses sœurs. Celles-ci font de même et en un clin d'œil le dîner dégénère en bombardement. Et en veux-tu ? et

en voilà ! jusqu'à ce que l'énorme bol soit vide. Les habits, les meubles, la tapisserie, les tableaux, tout en a eu son compte. Les ancêtres, dans leurs cadres en ont eu leur large part aussi. Une fois les hostilités terminées, l'aînée s'écria : « Tiens, les grands-parents sont sûrement d'origine italienne, on le voit au macaroni, ils s'en sont régalez ».

Mais, il s'agit de nettoyer, autrement, « gare la casse » ! Tant bien que mal un peu d'ordre se fit, coup d'éponge, de torchon, de balai.

C'est égal, on s'est bien régalez et bien amusé, si seulement il y avait plus souvent des enterrements, fut la « motion d'ordre » après réparation du désordre.

Au retour des parents, la mère se demanda, à vrai dire, où avait passé sa livre de beurre, personne n'en savait rien. Grâce à sa diplomatie, la tapisserie fut remplacée peu de jours après.

Des fêtes ainsi, dans le mobilier moderne n'iraient pas sans inconvénients.

Marthe Sp.

### LA TIREUSE DE CARTE

**L'**ENTEMENT, le souffle court, l'homme avait grimpé les deux étages d'un escalier obscur, puis, sans même lire la plaque vissée à la porte d'entrée, avait sonné, timidement. Une bonne revêche, l'œil soupçonneux, l'avait fait entrer dans l'antichambre.

— Prenez place ! Ça va être votre tour.

Après un quart d'heure d'attente, une porte s'ouvre et une voix onctueuse prononce :

— Entrez !

L'homme saisit sa serviette et s'avance, hésitant, dans la pièce voisine. Le demi-jour qui y règne permet de distinguer vaguement une dame d'âge incertain, assise derrière une table couverte d'un tapis qui a dû être vert, autrefois. Visage maquillé, un nez en bec d'aigle où chevauchent, instables, des lunettes aux verres teintés de jaune. Dans un coin, un perroquet empaillé, sur un perchoir. Un gros matou somnole dans un corbeillon douillettement garni.

— Asseyez-vous, monsieur, glapit la dame aux lunettes, en lui désignant le fauteuil placé en face d'elle. Puis, sans autre préambule, elle étale sur la table un jeu de cartes, après l'avoir brassé avec méthode.

— Le petit jeu, c'est cinq francs. Le jeu moyen, avec renseignements détaillés sur le présent, plus trois mois pour l'avenir, sans garantie, c'est dix francs. Pour le « Grand jeu », système Lenormand, absolument infaillible, vous dévoilant l'avenir deux ans à l'avance, ce serait vingt francs.

L'homme, sa serviette sur les genoux, fixant d'un regard ahuri la matrone au bec d'aigle, se tremousse sur son siège, l'air inquiet.

— C'est que, madame, je... je dois vous dire que...

Alors, la vieille, d'un ton conciliant :

— Bon ! Bon ! Ça va. Les temps sont durs pour chacun. C'est entendu, le petit jeu, à cinq francs.

Puis, saisissant le paquet de cartes, d'une main experte, elle étale le jeu par séries de neuf cartes, sur trois rangées, le revers en dessus. Puis elle retourne l'une après l'autre les cartes du premier rang, de gauche à droite, en comptant à haute voix :

— Un, deux, trois, quatre, cinq ! Le valet de carreau... Hum ! Une lettre d'un homme d'affaires ; un léger ennui. Un, deux, trois quatre, cinq ! le valet de pique ! Ho ! ho ! Méfiez-vous d'un soi-disant ami. Il mettra la zizanie dans votre ménage...

Mais l'homme, voyant ce singulier manège, fait mine de se lever et cherche à placer un mot. Inutile, la cartomancienne, imperturbable, d'un geste le fait rasseoir.

— Une minute encore, monsieur ! Je tiens à vous laisser sous l'impression d'une bonne nouvelle... Un, deux, trois, quatre, cinq ! La dame de cœur... et voici le valet de trèfle ! A la bonne heure ! Voilà qui est excellent, monsieur, excellent ! Vous allez bientôt rencontrer l'âme sœur qui embellira la fin de votre vie. Ce sera votre